

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de faille noire. — Deux carrés de broderie sur filet. — Coin de mouchoir en broderie. — Rond et étoile au crochet. — Deux parures. — Deux sauts de lit. — Coiffure de dame (devant et derrière). — Toilette de voyage (devant et dos). — Toilette de concert. — Toilette de soirée ou de bal. — Hébus.

SUPPLÉMENT : Planché de modes coloriées. — Toilettes en foulard.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Costume de faille noire. Modèle de MM. Tainturier et Caclard, 46, rue des Jeûneurs. — Derrière, la jupe une forme un grand pli creux avec ouverture simulée et ornée de douze gros boutons de jais; un petit nœud à la taille forme postillon. Devant, grand gilet Louis XV sous lequel s'adapte un côté de tunique allant rejoindre le pli creux. Jupou à volants plissés, de 25 centimètres, avec trois têtes.

Garnitures de passementerie et de jais à la tunique et au corsage, qui est orné d'un plissé de 5 centimètres; le bas de la tunique et du gilet est garni d'une frange de jais.

2-3. Deux carrés de vingt-cinq points. en broderie sur filet. Notre dessin 2 est fort original; il est formé de huit feuilles alternativement mates et claires. Les feuilles mates se font au point de toile avec barrettes en relief. Les feuilles claires se composent de points de Mi-



1. COSTUME DE FAILLE NOIRE. — MODÈLE : E. MM. TAINTURIER ET CACLARD. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

lan très-légers. Le fond du carré est rempli par des points d'esprit.

Le dessin 3 est d'un travail un peu plus compliqué. Nous aurons à employer les points d'angle et les roues, ainsi que les points de toile, les points d'esprit et le relief.

4. Coin de mouchoir, plumetis et jours. — Ce mouchoir si léger se brode au plumetis point de plumes avec brides échelles ou points tures; les intervalles des rubans sont remplis de jours d'Alençon.

5-6. Etoile au crochet. — Elle est faite tout en crochet et n'emprunte le secours d'aucun intermédiaire, ni mignardise ni lacet Renaissance; l'étoile à six branches du centre est la base sur laquelle convergent tous les rangs. S'il fallait entrer dans la description de ces rangs point par point, il serait inutile de vous donner des dessins aussi ponctuellement exacts que ceux que vous recevez dans notre journal. Je me contente de vous y renvoyer; toutes les mailles sont reproduites sur notre dessin. Une seule observation: les petits cercles, ou anneaux, sont faits en brides allongées prises dans un même point pour les trois barrettes du centre, et non en chaînettes; le reste n'est que chaînettes ou mailles en l'air. La petite étoile, qui sert de raccord à la grande, est identiquement du même travail.

7 et 8. Deux parures. — Parure du matin n^o 7. Le col, à brisure, est en toile fine, à même laquelle est faite la broderie à jours qui traverse la double étoffe; une petite dent festonnée encadre le col; plastron à petits plis; manchettes carcan.

Parure n° 8: collier en mousseline tuyautée bien régulièrement; il se renverse et se soutient sur une torsade de faille, rehaussée d'une dentelle; le plastron, en mousseline bouillonnée, est traversé par des barrettes ou entre-deux brodés et encadré d'applications de fleurs et de feuillage au plumetis mat.

9 et 10. Deux sauts de lit. — Le n° 9 est en fine lingerie très-ouvragée; peu de broderie, quelques entre-deux sur le plastron, une petite bande en broderie anglaise ou en guipure Renaissance autour du col; le reste, en appliques de biais piqués et en petits plis.

Le modèle n° 10 est d'un style très-simple; de chaque côté du poignet, du milieu, bien empesté, se trouvent des petits plis crevés formant plastron; ils sont encadrés d'un entre-deux posé en zigzag inégaux.

11-12. Coiffure de dîner.

— Modèle de la maison Philippe, 15, rue Royale. Cette coiffure se compose d'une petite natte diadème; deux autres nattes, prenant naissance à la nuque, se croisent aussi en diadème.

13-14. Toilette de voyage (vue devant et derrière). — Modèle du Bon Marché. — Robe de pékin gris de fer, dont la jupe unie forme très-légerement la traîne; ras de terre devant, elle est montée en gros tuyaux d'orgue par derrière. Confection longue en drap gris de moulin, à gros plis creux par derrière, rattachés à l'aide d'une patte double qui les retient et les arrête; boutonnée devant, croisée sur la poitrine à l'aide d'une double rangée de gros boutons de nacre, dont le modèle, en plus petit, se retrouve sur les poches de la jupe et de la poitrine.

Col à brisure rabattue sur l'encolure. Chapeau de paille marron ou gris, enserré à la calotte d'un foulard croisé dont les bouts retombent sur la nuque.

15. Toilette de concert.

— Jupons de taffetas blanc. Première jupe de crêpe lisse, montée dans toute sa hauteur en longs plis à la religieuse et formant légèrement la traîne par derrière; cette jupe est coupée par des bouillonnés et des dentelles disposés en draperie; un entre-deux de blonde forme la tête des bouillonnés.

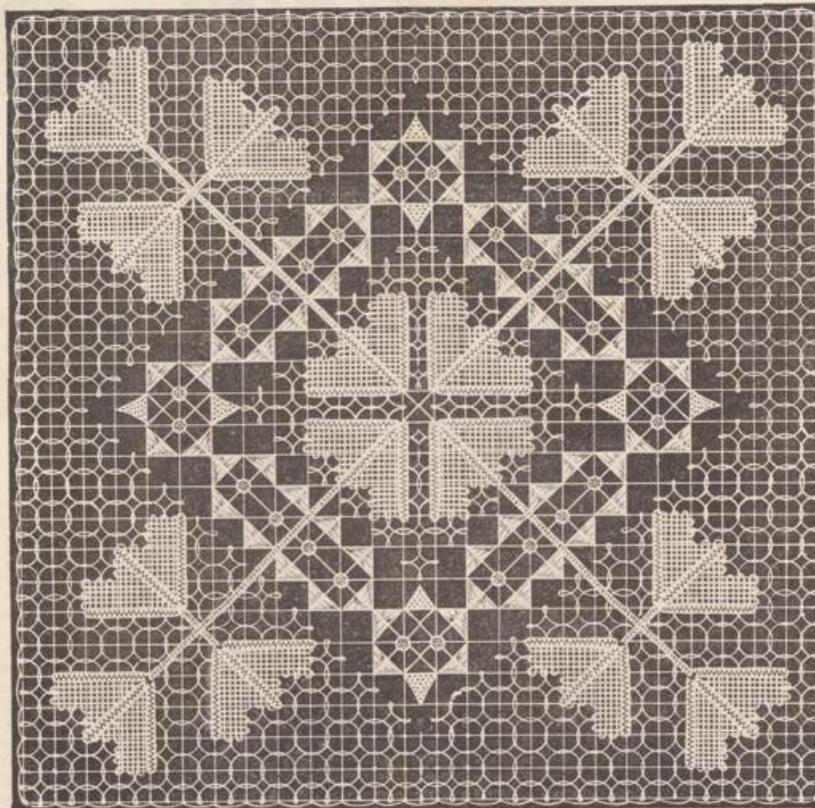
Seconde jupe en satin à dents aiguës, couleur havane. Cet ensemble est voilé par une tunique de blonde dont les côtés sont montés en coquilles.

Corsage de satin décolleté et voilé d'un corsage assorti à la tunique de dentelle. Les manches, en satin, s'arrêtent à la saignée; elles se terminent par des bouillonnés et des plissés de crêpe en rapport avec la première jupe; une dentelle de blonde retombe sur la main.

16. Toilette de bal ou de soirée. — Robe de taffetas mauve. La première jupe, unie, forme longue traîne; elle est ornée d'un biais liséré de chaque côté d'une petite blonde.



2. CARRÉ DE VINGT-CINQ POINTS, EN BRODERIE SUR FILET.



3. CARRÉ DE VINGT-CINQ POINTS, EN BRODERIE SUR FILET.

Le tablier de la robe est recouvert de draperies de crêpe lisse de même nuance que la robe et agrémentées de blondes salinées et de biais de tulle de soie; cet ensemble est voilé d'une longue tunique de gaze donna Maria blanche, encadrée d'une draperie de crêpe lisse mauve, terminée elle-même par une bande dentelée assortie à celle du tablier et par une blonde satinée.

Des touffes de lilas blanc et mançés servent d'agrafe à la draperie, dont elles semblent ramasser les plis.

Corsage de taffetas blanc, à revers de soie mauve encadrés d'une petite blonde. Touffe de lilas dans les cheveux.

E. DOUGY.

PLANCHE COLORIÉE

DEUX TOILETTES DE PROMENADE EN FOULARD

Toilette de foulard bleu uni avec volants et plissés en foulard rayé bleu et blanc. La tunique, montante, forme polonaise, est ornée d'un plissé à la vieille en foulard rayé, qui se termine par un petit volant, en foulard rayé également. La tunique croise en biais par devant, en formant au corsage un décolleté carré. Le devant est drapé sur le côté par le moyen de frises. Manches plates et demi-justes avec garniture plissée en foulard rayé remontant sur le dessus. Chapeau aux ailes retroussées avec touffes de bluets fixées par un nœud de gaze blanche par derrière.

Robe de foulard uni de deux teintes, gris tourterelle et havane clair. Le jupon est fait en foulard havane; dans le bas, un haut volant gris sur lequel sont disposés en biais et alternant des petits volants de deux teintes havane et gris, fixés dans le haut par un biais de foulard gris formant un zigzag. Jupe tunique en foulard fermant sur le côté et garnie d'un biais havane et d'une guipure de même teinte. Corsage à grandes basques, forme pailot, avec nœud bleu sur le côté, garni d'un biais gris clair et de la même guipure que la jupe. Autour de l'encolure en cœur, biais plat à dents en foulard gris, plissés bas en foulard havane. À l'intérieur, fraise de tulle bruxelles. Chapeau à grands bords bosselés, garni de rubans havane avec touffe de coquelicots.

COURRIER DE LA MODE

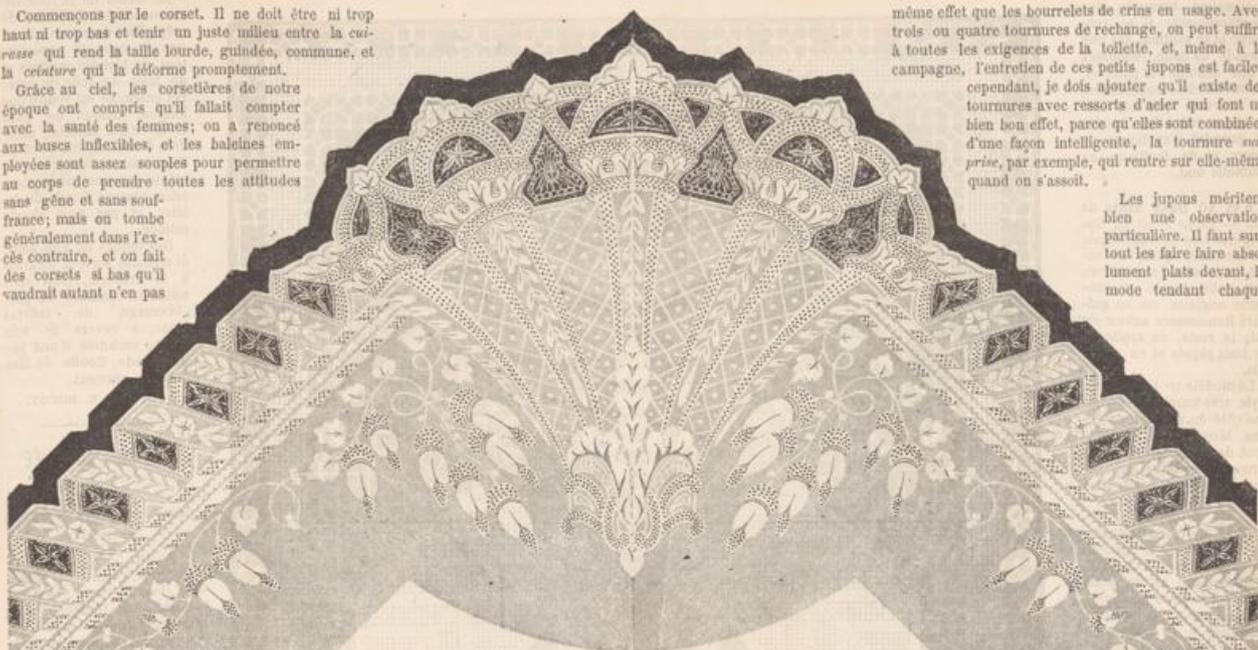
Que mes lectrices me permettent de leur donner quelques conseils généraux sur la façon de s'habiller, c'est-à-dire sur l'organisation des jupons, l'arrangement des accessoires, tels que la tournure, le corset, etc., etc. Quand je dis accessoires, c'est à tort, car la tournure, le jupon, le corset sont la base de toute toilette élégante, et la plus merveilleuse robe du monde ne produit aucun effet si ces détails ne sont pas traités avec le plus grand soin.

Commençons par le corset. Il ne doit être ni trop haut ni trop bas et tenir un juste milieu entre la *cuirasse* qui rend la taille lourde, guidée, commune, et la *ceinture* qui la déforme promptement.

Grâce au ciel, les corsetières de notre époque ont compris qu'il fallait compter avec la santé des femmes; on a renoncé aux buses inflexibles, et les baleines employées sont assez souples pour permettre au corps de prendre toutes les attitudes sans gêne et sans souffrance; mais on tombe généralement dans l'excès contraire, et on fait des corsets si bas qu'il vaudrait autant n'en pas

même effet que les bourrelets de crins en usage. Avec trois ou quatre tournures de rechange, on peut suffire à toutes les exigences de la toilette, et, même à la campagne, l'entretien de ces petits jupons est facile; cependant, je dois ajouter qu'il existe des tournures avec ressorts d'acier qui font un bien bon effet, parce qu'elles sont combinées d'une façon intelligente, la tournure *surprise*, par exemple, qui rentre sur elle-même quand on s'assoit.

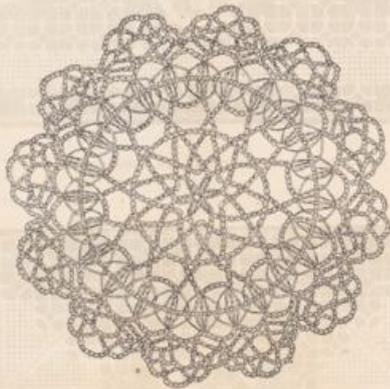
Les jupons méritent bien une observation particulière. Il faut surtout les faire faire absolument plats devant, la mode tendant chaque



4. COIN DE MOUCHOIR PLUNETIS ET JOURS.

avoir. Je ne conseille pas, en tout cas, aux jeunes femmes qui ont quelques dispositions à l'embonpoint d'adopter la cein-

ture ayant 10 centimètres de hauteur. Elles le regretteraient amèrement dans quelques années. Donc, le corset est un objet nécessaire, hygiénique même; toute femme un peu sou-



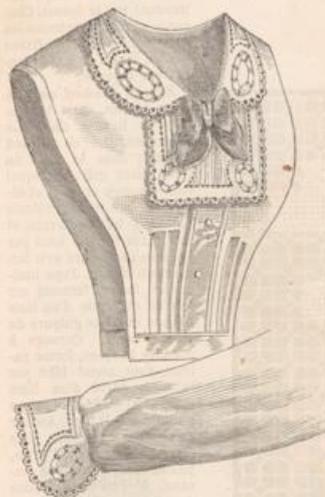
5. ÉTOILE AU CROCHET.

naturellement, le jupon de dessous doit avoir aussi beaucoup d'ampleur par derrière. Comme longueur, le jupon blanc doit avoir 10 centimètres de moins que la robe; cette règle

naturellement, le jupon de dessous doit avoir aussi beaucoup d'ampleur par derrière. Comme longueur, le jupon blanc doit avoir 10 centimètres de moins que la robe; cette règle



6. ÉTOILE AU CROCHET.



7. PARURE DE MATIN.

ciense de sa taille doit mettre son corset aussitôt sa toilette faite; elle n'est nullement gênée si elle a eu soin d'avoir un corset bien fait, souple et se moulant parfaitement au buste.

Maintenant passons à ce que l'on nomme la tournure. On en fait de toute espèce, le choix est facile. A mon sens, il faut préférer celles qui se dissimulent le mieux, c'est-à-dire les plus ployantes, les plus souples. Je ne connais rien de laid comme l'effet produit par certains sous-jupes quand on s'assoit. Je sais même de très-élégantes jeunes femmes qui ne portent, en fait de tournure, qu'un petit jupon très-court en grosse mousseline sur lequel sont posés, par derrière, des volants montant jusqu'à la taille. Ce dernier est monté avec la ceinture et très-froncé, de façon à ce que, une fois empesé roide, ce volant produise le



8. PARURE.

s'applique aussi bien aux robes à traîne qu'aux robes rasant terre. Je trouve d'ailleurs extrêmement laid et sale de voir un jupon balayer le trottoir et se couvrir en peu d'instants de la teinte grise que la poussière dépose nécessairement sur le bord. Donc, pour la rue, pas de jupons blancs touchant le sol. Dans un salon, au contraire, il est nécessaire que la traîne de la robe soit soutenue et accompagnée par un jupon presque aussi long.

Je sais bien que presque toutes les femmes connaissent ces petits principes de la toilette; cependant j'en ai connu beaucoup qui les négligeaient. On a de fort beaux jupons faits il y a quelques années, dont les fronces ne sont pas disposées comme il convient pour la forme de nos costumes, et on les porte, parce qu'ils sont beaux. Eh



9. SAUT DE LIT.

10. SAUT DE LIT.

bien, je préfère un jupon de mousseline à dix-huit sous le mètre, qui sera fait tout exprès pour faire valoir la coupe d'une robe; je n'impose pas ma manière de voir, je l'indique seulement.

J'ai vu de bien jolies confections de printemps et d'été, je dirais même volontiers: tout ce que j'ai vu est charmant. On adopte décidément la forme fichu au mantelet croisé, l'écharpe retombant sur la taille, ou la rotonde courte, aux dépens du paleto ou du dolman, qu'on tient sans doute en réserve pour l'automne, car la vogue n'est pas épuisée.

Mais, en ce moment, voici ce qui se porte et ce qui va se porter: le mantelet Marie-Antoinette, croisé devant et derrière, avec capuchon; ce mantelet est orné de guipure perlée de riche passementerie, et convient à merveille aux tailles minces et souples dont il accentue le charme et la grâce. Je ne le conseille pas aux personnes un peu fortes, à qui je recommande beaucoup l'écharpe, posée sur les épaules, sans être fixée, et retombant au moindre mouvement du bras.

On fait des écharpes très-

nabillées en sicilienne, en crêpe de Chine de la couleur de la toilette ou noires. Ces écharpes sont faites droites et repliées du haut, de façon à former un revers qui doit être garni comme le bas.

On met beaucoup de dentelle blanche sur des vêtements en crêpe de Chine et en sicilienne noire, malines, belle valenciennes, mais la maline surtout, a un très-grand succès. Au-dessus de cette dentelle, on pose une dentelle noire perlée de jais, ou des ruches perlées également, ou des passementeries à la fois riches et légères également perlées. Enfin, plus que jamais, on porte du jais sur tout et partout.

Voici un charmant modèle sortant d'une maison dont je ne saurais trop recommander le bon goût et la modération dans les prix. C'est tout simplement une pélerine de cachemire léger, entièrement recouverte d'une dentelle perlée, fausse blonde, et d'un effilé de soie mêlé de jais, alternant depuis le tour du cou jusqu'au bas. Autour de l'encolure, une fraise de dentelle, et au milieu du dos, posé au cou un nœud à grands pans, composé de coques plates retombant l'un sur l'autre.



11-12. COIFFURE DE DINER. — MODÈLE DE M. PHILIPPE.



13. TOILETTE DE VOYAGE (DEVANT).



14. TOILETTE DE VOYAGE (DORS).



E. Cheffey

Maison et Patrimoine, succ. Paris

E. Gonin

N° 119

1874

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13. Quai Voltaire, à Paris

Rebuis en Fonlard de l'Union des Juifs, rue Aubert

LETTERS PARISIENNES

Les deux jours de l'année qui sont les plus agréables à Paris, ce sont ceux de la fête de la Saint-Jean et de la fête de la Saint-Jacques. Les Parisiens ont coutume de se lever très-tôt le matin de ces deux fêtes, et de se rendre à la messe à six heures. Après la messe, ils se promènent dans les jardins, et se rafraîchissent avec du vin de France et du vin de Bourgogne. Le soir, ils se réunissent en société, et se divertissent avec des jeux et des danses.

Le soir, on se rassemble en société, et on se divertit avec des jeux et des danses. Les Parisiens ont coutume de se lever très-tôt le matin de ces deux fêtes, et de se rendre à la messe à six heures. Après la messe, ils se promènent dans les jardins, et se rafraîchissent avec du vin de France et du vin de Bourgogne.

Les deux jours de l'année qui sont les plus agréables à Paris, ce sont ceux de la fête de la Saint-Jean et de la fête de la Saint-Jacques. Les Parisiens ont coutume de se lever très-tôt le matin de ces deux fêtes, et de se rendre à la messe à six heures. Après la messe, ils se promènent dans les jardins, et se rafraîchissent avec du vin de France et du vin de Bourgogne.



Les deux jours de l'année qui sont les plus agréables à Paris, ce sont ceux de la fête de la Saint-Jean et de la fête de la Saint-Jacques. Les Parisiens ont coutume de se lever très-tôt le matin de ces deux fêtes, et de se rendre à la messe à six heures. Après la messe, ils se promènent dans les jardins, et se rafraîchissent avec du vin de France et du vin de Bourgogne.

Le soir, on se rassemble en société, et on se divertit avec des jeux et des danses. Les Parisiens ont coutume de se lever très-tôt le matin de ces deux fêtes, et de se rendre à la messe à six heures. Après la messe, ils se promènent dans les jardins, et se rafraîchissent avec du vin de France et du vin de Bourgogne.

Les deux jours de l'année qui sont les plus agréables à Paris, ce sont ceux de la fête de la Saint-Jean et de la fête de la Saint-Jacques. Les Parisiens ont coutume de se lever très-tôt le matin de ces deux fêtes, et de se rendre à la messe à six heures. Après la messe, ils se promènent dans les jardins, et se rafraîchissent avec du vin de France et du vin de Bourgogne.

Les d'un c'est qui bas

P. l'un sapon voiltu lenu

no sys air ra cu et de tu l'h tri les tol ste

Les deux bouts de chaque pan sont ornés d'un effilé et d'une fleur de blonde perlée au-dessus. Ce n'est rien, et c'est charmant. Le poids des effilés fait tomber la pèlerine, qui suit toutes les ondulations du corps et se drape au bas de la taille d'une façon toute charmante.

MARIE DE SAVERNY.

P. S. — Je dois rectifier une petite erreur commise dans l'un de mes derniers courriers : ce n'est pas le savon serico-sapo qui rend la couleur aux meubles, aux intérieurs de voiture; mais bien la poudre serico-sapo qui se trouve également chez M^{me} Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre.

LETTRES PARISIENNES

M^{me} Marie de Saverny à M^{me} Laure de B...

Je t'écris, ma bonne Laure, au bruit que font autour de moi nos écoliers et nos écolières en vacance. Aujourd'hui, ma fille reçoit ses cousins, ses cousines et ses meilleures amies, et, après les avoir installés devant une table garnie de crèmes et de pâtisseries, après les avoir confiés à la surveillance d'une vieille bonne qui est presque de la famille, je me suis retirée chez moi pour l'écrire.

J'espérais obtenir ainsi un peu de calme et de silence,

mais le tapage et les cris de nos enfants arrivent jusqu'à moi, en dépit des portes et des portières. Si donc, tu remarques un certain décousu dans mes phrases, ne t'en étonne pas, je viens de t'en dire la cause. Mais peut-être me diras-tu : Il est toujours facile de faire cesser un bruit très-fatigant. Sans doute, cependant je suis d'avis qu'il ne faut jamais imposer à l'enfance une contrainte trop grande, et qu'il est aussi salutaire pour le moral que pour le physique de la laisser s'ébattre en liberté. Certes, il y a une mesure à cette règle, et ne va pas conclure de ce qui précède que je suis de l'école des mères qui laissent leurs enfants se livrer à tous leurs caprices. Il est évident que rien n'est plus désagréable qu'un enfant gâté, et plus attristant que de voir un père, une mère, se soumettre à la volonté d'un petit être tyrannique et volontaire; mais je blâme, avec



15. TOILETTE DE CONCERT.

16. TOILETTE DE BAL.

non moins d'énergie, les parents qui veulent adopter comme système d'éducation l'état de crainte perpétuelle. On fait ainsi des dissimulés, des menteurs, des hypocrites, triste race dont la laideur morale ne saurait être rachetée par aucune autre qualité.

Exigeons de nos enfants l'obéissance absolue, l'attention et le respect, quand nous leur adressons nos observations; demandons-leur du sérieux et de l'application pendant l'étude; mais laissons crier, sauter, s'amuser enfin quand l'heure du travail est passée.

Avant peu Paris va devenir désert, et par conséquent bien triste. Plus de bals ni de concerts, plus de pièces nouvelles; les théâtres, pendant l'été, reprennent leur ancien répertoire, qu'ils font jouer par des doublures. Le monde parisien se transplante à la campagne, aux eaux; il est partout,

enfin, excepté à Paris. Il s'ensuit que les chroniques sont nécessairement bien ternes, bien dépourvues d'intérêt.

J'ai donc pensé à transformer ces lettres que je t'écris chaque semaine en causeries sur mille sujets divers et capables d'intéresser mes lectrices et pris au hasard, suivant l'inspiration du moment ou les incidents du jour.

Je reçois journellement une grande quantité de lettres dans lesquelles on me pose des questions, les unes personnelles et ayant trait seulement à ma correspondante, les autres générales et dont la solution intéresserait certainement la plupart de nos abonnées. Tantôt on me questionne sur certains usages du monde, tantôt sur les devoirs d'une bonne maîtresse de maison dans telle ou telle circonstance; parfois même on m'élève au grade de confidente, et, sous le voile de l'anonyme, on me consulte sur la conduite à te-

nir quand on a un mari d'humeur.... difficile. Quelques mères m'ont fait l'honneur d'accepter mon arbitrage pour trancher la grande question de l'âge auquel il convient de mener une jeune fille dans le monde, de la marier, quels livres on peut faire lire à quinze ans, à dix-huit ans, etc., etc.

En dehors de ces sujets d'un ordre élevé, il y a aussi les petites questions absolument terre à terre. La bonne organisation d'une maison, les soins à donner aux meubles, au linge, l'art de donner à dîner, de recevoir, etc., etc., qui forment toute une série de renseignements auxquels je ne puis répondre faute d'espace dans la Petite Correspondance et qui ne peuvent faire l'objet, on le comprendra aisément, de lettres particulières. Cette besogne absorberait tout mon temps à elle seule.

J'ai donc résolu de traiter toutes ces matières, et d'au-

tres encore, au fur et à mesure qu'elles se présenteront à mon esprit ou lorsque les lettres que je reçois m'en donneront l'occasion.

Tol-même, ma bien chère, ne te gêne pas pour me poser quelques-uns de ces petits problèmes tout féminins qui font tant travailler nos têtes et sur lesquels, en somme, repose notre bonheur de chaque jour. Je ferai de mon mieux pour aider mes chères lectrices à porter la lumière dans leur cœur et dans leur esprit, et je tâcherai de leur rendre plus facile et plus douce leur tâche de maîtresse de maison et de femme dans sa triple fonction de fille, d'épouse et de mère.

Je vais te paraître bien ambitieuse ou bien prétentieuse de m'adjuger ainsi le rôle d'arbitre et de pédagogue; mais tu me connais, ma chère Laure, et tu sais si je mérite ce reproche. J'ai dit, du reste, je tâcherai, et ma pensée tout enlaidie se résume en ce mot, dont voici le commentaire : je tâcherai d'être utile à mes amies, c'est-à-dire je prendrai pour elles la peine et le souci de réfléchir mûrement à ces choses qui les préoccupent et qu'elles soumettent à mon appréciation; je m'entourerai des meilleurs et des plus sûrs documents, je recueillerai mes souvenirs et je ferai appel à tout ce que je puis avoir de science du monde et d'expérience. Je ferai mieux encore, je prendrai le conseil et l'avis de femmes plus âgées que moi et qui passent à bon titre pour des oracles de raison, de bon sens, d'esprit et de goût; et quand mon opinion sera mûrement faite, eh bien je l'enverrai en réponse aux questions qui m'ont été posées.

Mon idée est-elle bonne? Je compte que tu voudras bien me donner ton avis sur ce projet, car ton approbation me sera précieuse. Comme cependant il me serait pénible de cesser absolument notre petite correspondance intime, je réserverai un samedi de chaque mois pour te raconter les petits événements artistiques ou autres qui se seraient passés dans le cours de ces semaines écoulées. De cette façon, je pense obtenir le résultat que j'ambitionne, satisfaire tout le monde en mêlant ainsi l'utile à l'agréable.

Il est bien entendu que je ne prétends point faire un cours de morale, encore moins un cours de savoir-vivre, et je n'ai nullement l'intention de rééditer le Manuel de la bonne éducation, je veux simplement causer sur les sujets qui me seront fournis soit par mes lectrices elles-mêmes, soit par mes observations personnelles. Je demande aussi de garder le droit absolu de ne traiter que les sujets qui me semblent intéressants pour toutes nos abonnées ou au moins pour le plus grand nombre d'entre elles, et je supplie instamment mes aimables correspondantes de ne point se formaliser si je laisse en oubli telle ou telle question posée par elles, en leur rappelant que je ne puis et dois être guidée que par l'intérêt général. J'ajouterai même que si on veut à côté de la question formuler un jugement, une appréciation, je me hâterai dans le cas où cette appréciation, ce jugement me sembleraient justes, raisonnables, utiles à mentionner, de les transmettre à mes autres lectrices en indiquant à quelle source je les ai puisés, bien entendu sans aucune indication de nom.

Ne penses-tu pas, ma chère Laure, que j'ai trouvé là un élément nouveau de concorde et d'entente entre nos abonnées et leur rédactrice? Allons, j'attends tes félicitations pour ma bonne idée et l'envoi mes meilleures tendresses en retour.

MARIE DE SAVERNY.

AVRIL

Ce mois-ci nous fait assister au véritable réveil du printemps; le soleil, dégagé des vapeurs pluvieuses de l'équinoxe, monte plus brillant sur l'horizon, et fait tout reverdir, les collines et les prairies, les rives et les chemins, à l'aide de ces vents tièdes et parfumés qui frémissent dans les feuilles naissantes sur l'herbe ressuscitée, afin d'activer par leur soufflé tous ces boutons de fleurs qui s'ouvriront pour former la guirlande du mois de mai.

Déjà la fauvette, la mésange et le chardonneret gazouillent à qui mieux mieux, tandis que l'hirondelle, de retour de son long voyage, vient reprendre possession de son nid, qu'elle tapisse intérieurement à nouveau en attendant sa jeune couvée; la nature, engourdie jusque-là, se réveille, fraîche et brillante, comme la princesse des contes de fées, après son long et magique sommeil, et c'est en avril, sous le signe du Taureau, emblème du labourage, que commence l'année agricole; c'est donc à ce moment que l'homme des champs doit déployer ses forces et son courage pour préparer ses terres à lui donner une bonne récolte; enfin, Avril est aussi l'image fidèle du temps de la jeunesse, qui voit tout sourire à l'horizon de la vie, moi en attendant lequel il importe de jeter dans les esprits et dans les cœurs la semence du bien, les principes de la science, afin que, dans l'âge mûr, la moisson soit le talent et la vertu, c'est-à-dire le bonheur.

Avril, depuis quelques années, a vu reprendre l'usage

ancien des œufs de Pâques. Mais ce ne sont plus ces grossiers œufs rouges et violets dont se contentaient nos aïeux. Fi donc! le siècle a fait bien trop de progrès pour qu'on puisse se contenter aujourd'hui d'un œuf fin tout vulgairement à la boutique d'une fruitière du coin; les confiseurs l'ont compris et ont accaparé à leur profit ce renouveau du temps de Pâques.

La coutume de donner des œufs de Pâques, de quel temps date-t-elle? Je l'ignore, car, si loin qu'on remonte dans notre histoire, on n'en trouve pas l'origine certaine; peut-être faudrait-il aller, pour la rencontrer, jusqu'aux premiers temps de notre monarchie; mais voilà, paraît-il, à quoi il est possible d'attribuer cette coutume si généralement répandue alors.

Les commandements de l'Église ordonnent de faire malgre pendant les quarante jours de carême; mais alors l'abstinence ne s'étendait pas seulement à la viande, au gibier, à la volaille et à la graisse, mais encore au lait, au beurre et aux œufs, comme provenant des animaux défendus. Or, on comprend qu'à une époque où le peuple était pauvre, et où le riche n'avait pas toutes les ressources gastronomiques de notre siècle, c'était une bien grande pénitence qu'être obligés de se priver des œufs, qui sont une si immense ressource pour la table luxueuse ou modeste d'un ménage. Aussi le jour de Pâques, jour où cesse l'abstinence, pour en bien célébrer la fête, on apportait des œufs à l'église, et, après qu'ils avaient été bénis en grande pompe, on les distribuait à tous les fidèles réunis, en chantant des hymnes de joie et de reconnaissance, et dans ce même jour les familles se faisaient une fête d'en donner non-seulement aux enfants et aux serviteurs, mais encore d'en envoyer aux parents, aux amis et aux connaissances. Ces œufs étaient plus ou moins ornés et enjolivés, depuis le modeste rouge jusqu'à la plus belle dorure, quelquefois aussi ils portaient des devises; les rois eux-mêmes en donnaient à leurs courtisans; enfin, la réjouissance était générale.

A cette occasion, on faisait rechercher dans toutes les métairies de France les œufs les plus gros pour la cour du roi. Après la grand-messe de Pâques, dite au Louvre, des officiers apportaient dans le cabinet du roi d'immenses corbeilles de verdure remplies de pyramides d'œufs, peints des façons les plus variées, et le chapelain du château, après les avoir bénis, les passait on à un Sa Majesté très-chrétienne, qui les distribuait de sa main royale aux personnes de la cour, aux officiers de sa maison, et même aux laquais et aux suisses du palais.

Autrefois, il y avait aussi dans les villes la promenade et la quête des œufs de Pâques. Un des jours de la semaine qui suit ce grand jour, les étudiants, les clercs d'église, enfin tous les jeunes gens de l'endroit, se réunissaient; puis, portant des drapeaux, des bâtons et des piques, précédés de tambours, de trompettes et d'instruments faisant un très-grand bruit, ils se rendaient en cohue avec cet infernal tapage devant l'église métropolitaine, où ils chantaient *Lauder*. Après cela, ils se repandaient dans la ville pour y quêter des œufs, et leur récolte faite, ils revenaient encore à l'église, où le clergé les bénissait en grande pompe.

Malheureusement, cette fête entraînait trop de tapage et de scandale à sa suite; l'autorité dut l'interdire dans les villes, et la quête des œufs n'existe plus que dans quelques villages ayant su conserver encore les mœurs primitives d'autrefois.

Plusieurs souverains, paraît-il, ont, eux aussi, conservé l'usage de distribuer des œufs le jour de Pâques, notamment l'empereur de Russie, et qui, à l'occasion non-seulement d'une fête de famille, mais encore d'une fête populaire, se plaît à donner des œufs à tous ceux de ses sujets qu'il rencontre sur son chemin ce jour-là, pendant toutes les promenades qu'il fait à travers la ville, et Dieu sait si on se porte à sa rencontre!

Mais, sans se préoccuper davantage de ces présents d'avril, saluons le retour de ce mois qui laisse derrière lui l'hiver et ses frimas; car mars a beau dire, par l'organe du calendrier, qu'il ouvre le printemps, il a beau vous présenter un odorant bouquet de violettes, ou une jolie guirlande de pâquerettes et de primevères, il reçoit encore chez lui la bise et la gelée, qui, ainsi que certains oiseaux de passage, s'en vont et reviennent plusieurs fois avant leur départ définitif.

Hélas! je ne saurais vous assurer non plus que le mois d'avril n'est pas aussi quelquefois coupable de ces méfaits, comme son prédécesseur, que j'accuse : à preuve ce dicton fort sage du bon vieux temps, qui sert de conseil aux imprudents :

En avril,
Ne te découvre pas d'un fil.

Mais au moins, alors, le temps mauvais dure peu, et le soleil est devenu assez fort pour réparer les fautes de la bise.

C^{DE} DE BASSANVILLE.

TROIS JOURS D'ÉPREUVE

I

Une lieue environ avant d'arriver à Toulouse, on aperçoit sur la gauche un château dans le style Louis XIII; c'est le château de Montbrillant, nom qui joua un grand rôle dans la guerre de la Ligue et dont l'importance alla toujours croissant jusqu'à la minorité de Louis XIV.

Vers l'an 16... par un beau soleil de printemps, une jeune fille aux cheveux d'ébène, aux traits pâles, au regard pensif, était accoudée sur le perron qui domine le jardin; elle avait la tête couverte d'une toque de velours gris-perle, ornée d'une large plume blanche; son corsage et sa jupe étaient d'un vert d'eau très-pâle.

Un jeune homme, ou, pour mieux dire, un enfant, se tenait debout à quelques pas derrière elle; il était petit, mais sa taille, mince et hardiment cambrée, était pleine de grâce et paraissait douée d'une merveilleuse agilité. Il portait un costume bizarre : toutes les parties de son vêtement, jusqu'à la plume longue, effilée et luisante que fixait à sa toque un magnifique rubis, étaient d'un rouge couleur de feu; il avait le teint chaud, l'œil contemplateur et le nez recourbé du Maure.

La jeune fille était Marie de Montbrillant, dernier rejeton de cette grande famille, et le jeune homme était un malheureux orphelin qu'elle avait ramené d'Espagne et qui remplissait auprès d'elle le double emploi de page et de secrétaire; il avait seize ans et se nommait Djell.

Les regards de Marie erraient tantôt à l'horizon, tantôt sur un groupe de jeunes seigneurs qui se promenaient dans le jardin.

— Mon cher ami, disait un de ces jeunes gens à un beau cavalier portant la moustache retroussée et le riche et élégant costume des raffinés, veux-tu que je te donne un bon conseil?

— Je le veux bien, répondit celui-ci; une fois n'est pas coutume.

— Eh bien, laisse là M^{lle} de Montbrillant et jette les vues ailleurs, car elle ne sera jamais ta femme.

— Et la raison?

— La raison, puisqu'il faut te la dire, la voici; mais c'est un mystère inexplicable pour nous tous, et tu seras heureux si tu parviens à le débrouiller :

Il y a un an, de Lussan demanda la main de Marie à son tuteur M. de Chamblas. M. de Chamblas, après en avoir référé à sa pupille, répondit à notre amoureux qu'on lui demandait trois jours de répit avant de faire une réponse.

Le troisième jour, de Lussan fut blessé en duel par Darras, et quelques heures après son duel, il reçut la réponse de M^{lle} de Montbrillant. C'était un refus.

A deux mois de là, Brissac lui offrit son cœur et sa main, après quinze jours d'hommages assidus.

Tu connais Brissac : c'est un beau cavalier, et je suis très-porté à croire que M^{lle} de Montbrillant n'était pas restée insensible à son mérite; cependant elle lui demanda, comme à de Lussan, un délai de trois jours avant de s'engager.

Le lendemain, il y avait chasse au sanglier; Brissac, monté sur un beau che-al arabe, devançait tous les chasseurs et allait atteindre la bête, lorsque se dressant sur son coursier, au moment où il franchissait un large fossé, il sentit la selle tourner tout à coup, et tomba au fond du ravin, d'où on le releva l'épaule fracassée. Marie, témoin de cet accident, en parut profondément affligée, et pourtant elle fit dire le jour même à Brissac qu'elle se voyait obligée de rejeter son offre, tout honorable qu'elle fût pour elle.

Après Brissac, ce fut de l'Estang. Marie lui demanda le même délai qu'à ses deux prédécesseurs.

Le terme fatal était arrivé; de l'Estang voyait finir le troisième jour, et rien ne semblait plus pouvoir s'opposer à son bonheur, lorsque lui vint la malencontreuse idée de régaler son idole d'une promenade aux flambeaux, sur la Garonne.

La fête fut fort galante, et M^{lle} de Montbrillant y trouva tant de charme que, voulant récompenser son prétendant du plaisir qu'il lui avait procuré, elle lui permit de passer dans sa barque. Mais, hélas! au moment où de l'Estang, heureux de cette faveur, allait s'élaner près de Marie, sa barque, dirigée par quelque main maladroite, chavira tout à coup, et il tomba dans le fleuve. Il en sortit sain et sauf, il est vrai, mais Marie de Montbrillant lui fit savoir, le soir même, qu'il devait renoncer dès ce moment aux projets d'alliance dont il l'avait entretenue.

Et maintenant, mon cher d'Aubray, à quoi te décides-tu? — Parbleu! je me décide à épouser M^{lle} de Montbrillant; car, après tout, qu'ai-je à craindre? Une chute de cheval comme Brissac? on n'en meurt pas. Un laia froid comme de l'Estang? dans la saison où nous sommes, c'est plutôt un plaisir qu'un accident. Un duel enfin comme de Lussan? or, à mon avis, il n'est pas d'exercice plus salutaire à l'homme que le duel, il n'en est pas qui développe plus

avantagusement le jeu de ses organes; il donne de la souplesse au corps, de l'agilité aux membres, du sang-froid à l'esprit et de la justesse au coup d'œil; c'est le seul jeu auquel un homme sensé puisse prendre quelque intérêt. Je demandai donc la main de M^{lle} de Montbrillant. Mais quelles conjectures forme-t-on sur ce que tu viens de me raconter?

— Les avis sont fort partagés. Bien des gens voient là une espèce de fatalité, comme un sort jeté sur M^{lle} de Montbrillant, et, à l'appui de cette opinion, on assure que Marie s'étant égarée un jour à quelques lieues de Madrid, lors de son voyage en Espagne, il y a de cela deux ans, une vieille Bohémienne lui prédit qu'elle ne se marierait jamais, que le destin l'avait ainsi décidé, et que la vengeance divine frapperait tous ceux qui oseraient braver les lois du destin.

D'autres, moins amateurs du merveilleux, assurent qu'il ne faut pas voir là le doigt du destin, mais la main d'un homme passionnément épris de M^{lle} de Montbrillant, et ils nomment le beau Buckingham; on prétend qu'il a suborné les domestiques de Marie, afin de faire échouer toute espèce d'alliance par tous les moyens possibles.

Voilà les contes que l'on fait, prends-en ce que tu voudras. Quant à moi, je ne serais pas éloigné d'adopter la dernière version; Buckingham s'est toujours montré galant et empressé auprès de M^{lle} de Montbrillant, tant qu'elle a habité la cour; il a paru très-contrarié lorsqu'elle l'a quittée, et c'est peut-être le seul gentilhomme qui, aimant Marie, ne puisse avouer sa passion ni aspirer à sa main sans voir écrouler sa fortune.

Voilà une conjecture qui me paraît fondée sur des présomptions assez plausibles; mais il est un point très-litigieux, qui est de savoir si M^{lle} de Montbrillant paye de retour le brillant favori, ou si elle est demeurée insensible à ses soupirs; si la tristesse qui s'est emparée d'elle depuis qu'elle a quitté la cour provient d'une affection contrariée, ou si elle a pour cause la fatalité qui frappe impitoyablement tous ceux pour lesquels elle se sent quelque affection, voilà une question que je n'oserais résoudre, et pourtant je penche à croire que M^{lle} de Montbrillant n'ignore pas d'où partent les obstacles qui viennent briser chaque union projetée par elle, et qu'elle se sent plus de pitié que de colère envers celui que l'arbité rend à la fois si hardi, si ingénieux et si tenace.

— Bah! dit d'Aubray, après un moment de réflexion, de tout cela il n'y a peut-être pas un mot de vrai. Quoi qu'il en soit, je n'en veux pas croire un mot, et je vais demander à M^{lle} de Montbrillant elle-même, que j'aperçois là-bas avec son page Djell, si elle me croit digne de porter le titre de son époux.

II

D'Aubray était un beau cavalier, grand, vigoureusement constitué et parfaitement proportionné; il portait avec un laisser-aller plein d'élégance ce beau costume espagnol qui donne bonne mine aux moins favorisés de la nature. Il était brave de cette bravoure pleine de témérité et d'insouciance que l'on rencontre si communément chez les gentilshommes de cette époque, et la paix, lui ôtant l'occasion d'exercer son courage contre les ennemis de la France, il recherchait un duel avec autant de soin qu'on en met à l'éviter de nos jours.

D'Aubray était donc, à trente ans, le plus intrépide duelliste de son temps; il ne se passait guère de mois qu'il n'eût une affaire, et, grâce à l'adresse prodigieuse et au sang-froid plus rare encore que lui avaient donné ses habitudes guerroyantes, il en sortait toujours sain et sauf.

Lorsqu'il aborda M^{lle} de Montbrillant, le chapeau à la main, la jeune fille le soupçonna tout de suite à ses regards embarrassés le motif qui l'amenait.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'aime une jeune fille, belle, aimable et de haute naissance; l'usage voudrait que je m'adressasse à son tuteur pour lui faire connaître l'expression de mes sentiments, mais la franchise de mon caractère me pousse à lui faire cette confidence à elle-même en personne: que me conseillez-vous?

— Je crois, dit Marie, qu'à vous, monsieur d'Aubray, jeune, brave et riche gentilhomme, ayant le droit d'aspirer aux alliances les plus élevées, il se pourrait que cette infraction aux usages fût pardonnée.

— Mademoiselle Marie de Montbrillant, dit d'Aubray d'une voix émue, me pardonneriez-vous d'oser vous demander votre main à vous-même?

Quoiqu'elle s'attendît à cette déclaration, M^{lle} de Montbrillant en ressentit une émotion qui amena quelques couleurs sur ses traits pâles.

— Monsieur d'Aubray, lui répondit-elle, vous êtes un noble jeune homme, et je serais fâchée qu'il vous arrivât malheur; c'est pourquoi je vous engage, dans votre propre intérêt, à renoncer à ce projet.

— Le seul malheur qu'il y ait à craindre pour moi dans cette affaire, répondit d'Aubray, c'est celui de vous déplaire. Je n'en redoute pas d'autre.

Marie devint rêveuse; puis elle répondit au jeune homme en lui jetant un regard plein de mélancolie;

— Je connais votre caractère aventureux, je sais qu'une

entreprise n'a d'attrait à vos yeux qu'autant qu'elle offre quelque danger; je n'essayerai donc pas de changer votre détermination; mais je vous demandai, avant de vous rendre une réponse positive...

— Trois jours de délai! dit d'Aubray en souriant.

— Puisque vous avez fixé vous-même le terme, dit Marie sur le même ton de plaisanterie, je ne le changerai pas. Il est maintenant dix heures; dans trois jours, à la même heure, vous aurez ma réponse.

D'Aubray s'inclina devant M^{lle} de Montbrillant et la quitta après lui avoir baisé respectueusement la main.

Dès qu'il eut appris à ses amis le résultat de sa démarche un peu cavalière, ceux-ci lui conseillèrent d'une voix unanime de se préoccuper contre tout accident en se condamnant à une séquestration absolue pendant les trois jours d'attente qu'il avait à subir. Mais ces précautions timides ne pouvaient convenir au caractère turbulent du raffiné.

— Bah! dit-il, si c'est une fatalité aveugle qui frappe tous les sottrants de M^{lle} de Montbrillant, je ne lui échapperai pas plus dans ma chambre que dans la campagne; si, au contraire, c'est un ennemi caché, alors je ferai ce que vous feriez à ma place, je le braverai, et peut-être son étoile, si puissante jusqu'alors, paîra-t-elle devant la mienne.

III

D'Aubray sembla destiné, en effet, à devoir rompre le charme qui, depuis une année, s'était emparé de la vie de M^{lle} de Montbrillant: il parvint au troisième jour sans avoir éprouvé le moindre accident, quoiqu'il n'eût rien fait pour s'en garantir.

Il était neuf heures, Marie s'applaudissait déjà au fond du cœur de se voir enfin échapper à cette volonté implacable dont elle avait désespéré de jamais pouvoir secouer le joug, lorsque Djell, son page, l'appela pour lui montrer d'Aubray qui, monté sur un magnifique cheval, accourait ventre à terre vers le château, suivi de six autres gentilshommes.

A les voir aller ainsi, rapides comme le vent, abandonnant aux caprices de la brise la plume blanche de leurs larges chapeaux, et étalant au soleil leurs riches habits de satin, de velours et de dentelles, on eût dit une troupe de ces beaux oiseaux d'Amérique à la tête écarlate, aux ailes d'or et au cou d'émeraude, dont on voit parfois les troupes vagabondes s'élever tout à coup de quelque forêt vierge et disparaître à tire-d'aile comme une éblouissante vision.

Lorsqu'il eut franchi le pont-levis, d'Aubray voulut saluer Marie, qu'il aperçut à son balcon; mais, en portant la main à son chapeau, il tira brusquement la bride de son cheval, qui se cabra tout à coup.

A cet aspect, M^{lle} de Montbrillant jeta un cri perçant, et une rougeur subite lui monta au visage; mais d'Aubray, quoique pris à l'improviste, montra un admirable sang-froid dans cet instant critique; retenant d'une main son coursier, il porta l'autre à son chapeau et salua trois fois Marie avec autant de grâce et d'aisance que s'il eût eu les pieds sur le sol.

Marie, tremblante à la fois de crainte et de bonheur, lui répondit par un sourire qui trahissait si clairement les sentiments secrets qu'il avait pour le jeune homme, qu'il était impossible de s'y méprendre.

— Allons, mon cher d'Aubray, lui dit Chavigny, reçois mon compliment, tu as vaincu.

— Franchement, dit d'Aubray, j'ai tout lieu de l'espérer; cependant il faut attendre encore une heure.

— Bah! le sourire qu'on vient de l'adresser n'est-il pas un consentement formel?

L'assurance de ses compagnons fit envoler les dernières craintes de d'Aubray.

— Eh bien, mes amis, s'écria-t-il, à quinze jours la noce. Si j'y invits mes trois infortunés prédécesseurs? Qu'en dites-vous?

— Je dis que c'est une excellente idée, si tu veux avoir à la fois trois affaires sur les bras.

— Voilà qui me décide; je les invite.

— Au moins, mets-y quelques formes.

— Quant à cela, ne crains rien. Je sais un peu dessiner; or, je représenterai un homme qui se noie en tête de la lettre adressée à de l'Estang; dans celle de Brissac, un cavalier vidant les arçons; et je dessinerai pour Lussan un gentilhomme étendu sur le pré; ce sont là des attentions, ou je ne m'y connais pas.

Tout en devisant de la sorte, ils étaient arrivés au château, où ils trouvèrent M^{lle} de Montbrillant encore tout émue du saisissement qu'elle venait d'éprouver. Cette secousse, en rendant momentanément à ses traits le brillant et l'animation qu'ils avaient perdus depuis quelque temps, avait fait reparaître dans tout son éclat ces lignes suaves et harmonieuses qui faisaient de Marie la plus belle personne de son temps.

En la voyant si belle et si émue, le jeune gentilhomme sentit plus que jamais qu'il l'aimait éperdument. Dès qu'il l'aperçut, il l'aborda, et, lui baisant la main avec un transport dont il ne fut pas maître:

— Mademoiselle, lui dit-il, j'avais résolu de vous obtenir

loyalement, et, de peur d'encourir le reproche de lâcheté, j'ai voulu tenter les trois épreuves où ont succombé MM. de Lussan, de Brissac et de l'Estang; j'ai passé une nuit sur la Garonne, je viens de faire dix lieues ventre à terre et depuis trois jours je cherche un duel sans pouvoir en rencontrer, ces messieurs refusant obstinément de se battre avec moi avant que j'aie eu votre réponse, et je n'en ai pas trouvé d'autres, quoique je me fussis volontiers mesuré avec le dernier des manants. Eh bien! mademoiselle, vous l'avouerez-je? après avoir couru en riant au-devant du danger, il me fait frémir maintenant, quand je songe à tout ce que je pouvais perdre. Mais le sort m'a été plus favorable qu'à ces messieurs, le terme marqué par vous pour prononcer mon arrêt est arrivé, et je viens réclamer l'accomplissement de votre promesse.

— Monsieur d'Aubray, répondit Marie sur un ton de plaisanterie qui dissimulait mal son émotion, on dit que l'amour est aveugle, vous voulez sans doute nous prouver que vous êtes très-amoureux; car voyez, l'horloge marque neuf heures et demie, et non dix heures.

— Vous avez raison, répondit d'Aubray en riant, vous pouvez prolonger mon supplice encore une demi-heure, vous êtes dans votre droit.

— Et j'en usurai, ne fût-ce que pour me venger de la peur que vous m'avez faite tout à l'heure avec votre vilain cheval. Mais j'aperçois M^{me} de Chamblas au jardin, je vais la rejoindre. A bientôt, messieurs.

Elle sortit à ces mots. Djell qui, pendant cette conversation, était resté constamment derrière sa maîtresse, muet et impassible comme d'habitude, la laissa partir seule, puis s'approchant de d'Aubray et fixant sur lui un regard hardi:

— Monsieur d'Aubray, lui dit-il, vous avez dit tout à l'heure que vous étiez d'humeur à vous battre avec le premier manant venu; êtes-vous homme à exécuter ce que vous avancez?

D'Aubray se mit à toiser le Maure avec une surprise qui, pendant quelques instants, l'empêcha de répondre; et, à voir cet enfant si jeune, si mince et sans un poil de barbe au menton, parler ainsi à un homme de la taille et de la force de d'Aubray, il y avait en effet de quoi s'étonner.

— Ah! ça, mon jeune ami, lui dit-il enfin, où diable voulez-vous en venir avec un pareil préambule?

— Je vous ai demandé, reprit Djell, si vous étiez homme à exécuter ce que vous avancez; je croyais qu'un homme de cœur ne devait pas se faire répéter deux fois une pareille question.

Et le jeune homme parlait d'un ton si ferme et si grave, que d'Aubray ne songea plus à railler.

— Eh bien, monsieur Djell, lui dit-il, sachez donc que votre question est une insulte; que lorsque je prends un engagement, j'ai pour habitude de l'exécuter à la lettre, quel qu'il soit.

— Alors, monsieur d'Aubray, je vous somme de me faire raison les armes à la main.

D'Aubray se mit à considérer le page avec un redoublement de stupéfaction.

— Est-ce sérieusement que vous parlez? lui dit-il enfin.

— Monsieur d'Aubray, répondit Djell avec dignité, je vous ferai observer à mon tour que votre question est une insulte.

— Que le ciel vous bénisse, dit d'Aubray, saisissant la main du jeune homme; je suis à vos ordres.

— Alors, monsieur, répondit le Maure, recevant avec beaucoup de froideur l'étreinte amicale du gentilhomme, sortons de l'enceinte du château et finissons-en. Monsieur de Chavigny me fera-t-il l'honneur d'être mon second?

— Avec grand plaisir.

— Tol, Gultaut, tu seras le mien, dit d'Aubray. Et maintenant partons; notre ami Djell paraît pressé et je serais désespéré de le faire attendre.

IV

Au bout de dix minutes ils étaient au delà des fossés du château et sur un terrain parfaitement disposé pour une rencontre.

— Or ça, mon brave jeune homme, dit d'Aubray au page, j'estime votre courage; mais, sans vouloir vous offenser, je puis vous dire que votre bras est encore bien faible pour supporter le poids d'une épée, et que vous êtes trop jeune pour avoir acquis cette habileté qui, dans le jeu hasardeux du duel, peut suppléer à la force; je vous ferai observer aussi que toutes les qualités qui vous manquent, je les possède au plus haut point; je puis dire cela sans être taxé de vanité; c'est pourquoi je vous engage à réfléchir avant de croiser le fer avec moi.

— Monsieur, répliqua Djell, quand je reçois une insulte, je ne considère ni la force, ni l'adresse de l'homme qui m'a outragé; vous êtes fort et je suis faible; vous êtes adroit à l'épée et j'y suis inhabile; tant mieux pour vous, monsieur; profitez de vos avantages, mais ne croyez pas que j'en sois ébranlé.

— Cependant, reprit d'Aubray, presque honteux de se mesurer avec un adversaire d'aussi peu d'apparence, je voudrais éviter cette affaire, je l'avoue, et si cela peut vous

satisfaisant, je suis tout prêt à avouer que je me suis exprimé étourdiment et que tous les torts sont de mon côté.

— Mettez un frein à votre générosité, monsieur d'Aubray, répondit Djell avec ironie, vos ennemis pourraient y donner une interprétation peu honorable pour votre caractère.

— Allons, dit d'Aubray, mettant l'épée à la main, puisque vous y tenez absolument, commençons la fête; l'un de ces messieurs va vous prêter son épée.

— Cette arme me suffit, dit Djell, tirant un petit poignard suspendu à sa ceinture.

— C'est impossible, s'écria d'Aubray, vous ne pouvez vous battre avec cela, c'est vous exposer à mes coups sans défense.

— Pensez un peu plus à votre sûreté et inquiétez-vous moins de la mienne. Je connais le maniement de cette arme comme vous celui de votre épée, et je n'en veux point d'autre. Mettez-vous donc en garde et surtout ne me ménagez pas, car pour moi, je vous jure que j'y vais de franc jeu.

— Allons, dit d'Aubray, après tout, je ne suis pas un Turc, et vous en serez quitte pour une égratignure, pas davantage.

D'Aubray s'avança sur le jeune homme, l'épée à la main, dédaignant les précautions qu'il avait l'habitude de prendre en pareille circonstance, et convaincu qu'il dépendait de lui de mettre fin au combat tout ce qu'il lui plairait. Mais dès les premières passes, il se fut tout surpris de se voir arrêté court; à l'aide de son seul poignard, Djell parait tous ses coups avec une dextérité qui tenait du prodige, et l'œil constamment fixé sur l'arme de son adversaire, il suivait ses rapides évolutions avec une agilité si merveilleuse, qu'il semblait deviner chaque coup avant que celui-ci eût encore songé à le porter.

Les amis de d'Aubray étaient stupéfaits et lui-même restait frappé de surprise et d'admiration en face d'un pareil spectacle.

— D'Aubray, lui dit Guitaut, voyant que son bras commençait à fléchir, tandis que Djell n'avait rien perdu de son ardeur, gare à la fatalité, il est neuf heures trois quarts, tu n'as qu'un quart d'heure d'attente; ainsi donc, attention!

CONSTANT GUÉROULT.

(La suite au prochain numéro.)

LES MENUS DE LA SAISON

Avril.

MENU D'UN DINER DE 12 PERSONNES

DEUX POTAGES

Potage aux œufs pochés.
Purée de pois verts garnie de pois verts.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Bouchées de homard.

DEUX RELEVÉS

Matelotte de lamproles ou de carpes.
Pascaline d'agneau à la royale.

DEUX ENTRÉES

Côtelettes de pigeons aux petits pois.
Petites caisses de foie gras à la gelée.

ROT

Dindonneau piqué, crissin.

ENTREMETS

Asperges en branches.
Pommes de terre sautées.
Gâteau de Compiègne.
Salade. — Dessert.

Le temps pascal est à la fois la fête des jambons et celle des agneaux. Jadis, à la cour de France, on ne manquait jamais de servir, le jour de Pâques, une *pascaline d'agneau à la royale*. Ce mets, encore en usage dans de grandes maisons, se prépare ainsi.

Pascaline d'agneau à la royale. — Désosser le collet de l'agneau et en briser la poitrine, afin de pouvoir ajuster les épaules à l'aide de ficelles et d'attelles; casser les os des gigots; croiser les manches et les assujettir de la même façon. En farcir l'intérieur d'un hachis de chair d'agneau mêlé à des jaunes d'œufs durs, de la mie de pain, des fines herbes hachées, sel, poivre et quatre épices. Piquer l'agneau de fins lardons assaisonnés d'une pointe d'ail, poivre fin, fleurs de thym pulvérisées et muscade râpée; le rôtir à grand feu et le servir sur une sauce verte, ou mieux, sur un ragout de truffes aux œufs de jambons.

LE BARON BRISSE.

HYGIÈNE DE LA BOUCHE

5^e article. — Voir nos nos 110, 113, 115 et 117.

Malgré tous les soins qu'on peut apporter dans la bonne direction des dents de remplacement, il arrive parfois qu'une ou plusieurs d'entre elles dépassent en longueur le niveau

des autres. Plus souvent encore on observe des râteliers dont les dents sont extrêmement serrées, sans néanmoins qu'il en résulte la moindre déviation en dedans ou en dehors. Dans les deux cas, il y a, en quelque sorte, vice de conformation et nécessité de recourir à l'intervention de l'art.

Lorsqu'une dent présente une longueur disproportionnée, non-seulement elle est disgracieuse, mais elle heurte sans cesse la dent correspondante de la mâchoire opposée, l'ébranle, la gêne, et finit bientôt par en déterminer la chute. Un inconvénient, beaucoup plus grand encore, résulte de cette irrégularité, c'est que les deux mâchoires, ne pouvant se rapprocher entièrement dans toute leur étendue, la mastication est incomplète, et les aliments, qui arrivent dans l'estomac sans avoir été suffisamment broyés, deviennent la cause de plusieurs affections de cet organe. Le seul moyen de remédier à cette difformité, consiste à limer tout simplement la partie de la dent qui dépasse les autres.

Quant à l'irrégularité qui résulte du rapprochement trop intime des dents, elle est disgracieuse et en même temps défavorable à leur conservation. Les plus beaux râteliers sont ceux dont chacune des dents est séparée de sa voisine par un petit espace libre. Cette heureuse disposition permet de les nettoyer facilement, d'enlever les matières alimentaires qui séjourneraient quelquefois dans leurs interstices, et qui, en se pétrifiant, deviennent une cause directe de carie. D'un autre côté, lorsque celle-ci se déclare sur des dents trop serrées, il est souvent difficile ou impossible de s'en apercevoir, et, par suite, de la combattre, tandis que le contraire a lieu quand elles sont légèrement écartées les unes des autres. L'unique moyen d'obtenir cet écartement est encore la lime; mais celle-ci ne doit être employée que ce but que lorsque la seconde dentition est complète, c'est-à-dire vers l'âge de dix-huit à vingt ans, alors que les mâchoires ont acquis leur entier développement. Jusque-là, il arrive fréquemment que des dents d'abord très-serrées se dégagent peu à peu et prennent une position régulière par suite de l'élargissement du demi-cercle formé par les os maxillaires.

La lime est un instrument qu'on n'aime guère à promener dans sa bouche. On croit généralement que son usage sur les dents saines a pour résultat de détruire l'émail, de favoriser ainsi la carie, et, par suite, la destruction des dents. Nous pensons qu'il y a au moins une grande exagération dans cette manière de voir, et que la lime, habilement maniée, pourra toujours diminuer ou faire disparaître des difformités bien autrement fâcheuses que les quelques inconvénients qu'elle pourrait occasionner. Nous n'hésitons pas d'en conseiller l'emploi toutes les fois qu'il sera indiqué.

Influence de quelques aliments sur la conservation des dents. — Il serait trop long et peu intéressant de faire l'énumération de toutes les substances alimentaires qui ont une action plus ou moins directe sur les dents. L'homme, sous le rapport du système dentaire, est l'animal le plus favorisé de la création; il est tout à la fois herbivore, frugivore et carnivore; toute espèce de nourriture lui est propre. S'il y a un choix à faire, ce choix est relatif au tempérament, à l'état social, aux milieux ambiants; mais rien n'indique dans la conformation des dents un genre spécial d'alimentation. Les personnes à tempérament lymphatique ont besoin d'une nourriture composée principalement de viandes noires et de vins généreux; les tempéraments sanguins, au contraire, se trouvent mieux d'une alimentation végétale. Dans tous les cas, la conservation et la perte des dents se rattachent toujours d'une manière plus ou moins directe à l'état général de santé ou de maladie.

Quant à l'action directe des aliments sur les dents pendant la mastication, on peut dire en général que les substances dures et résistantes sont moins favorables que les substances molles et facilement divisibles. Les viandes rôties ou bouillies sont plus nuisibles que les matières végétales par suite de la difficulté qu'on éprouve à extraire leur résidu fibreux qui se loge dans l'interstice des dents. Si ce résidu séjourne pendant quelque temps dans les cavités du râtelier, il se corrompt, et non-seulement il communique à l'air aspiré une odeur fétide, mais il devient encore une cause prochaine de carie pour les dents avec lesquelles il est en contact. L'usage habituel des viandes fumées ou salées est d'un effet nuisible parfaitement démontré. Tout le monde connaît les fâcheux accidents du scorbut, auquel sont sujets les marins qui font de longs voyages pendant lesquels ils ne mangent que de la viande salée. Les gencives se tuméfient, s'ulcèrent, deviennent saignantes; les dents se déchaussent, s'ébranlent et tombent.

Le sucre est regardé par beaucoup de monde, même par un grand nombre de dentistes, comme très-nuisible aux dents. Je crois, pour mon compte, que cette opinion est fautive, parce que la composition chimique de cette agréable substance n'indique la présence d'aucun élément capable d'attaquer l'émail ou l'ivoire des dents. Je n'en dirai pas autant des fruits verts que tous les enfants et les jeunes filles en particulier recherchent avec tant d'ardeur.

Il en est de même des citrons et de toutes les substances acides qui nuisent non-seulement aux dents, mais encore à la santé générale. Les boissons alcooliques ont un effet fâcheux aussi bien sur les dents que sur toute la muqueuse

de la bouche et du tube digestif. Les eaux de puits en général allèrent rapidement l'émail des dents, et on voit rarement les personnes qui en font un usage exclusif conserver leurs dents au-delà de quarante à quarante-cinq ans.

L'habitude de casser avec les dents des noyaux, des amandes, des noix, etc., est extrêmement fâcheuse. Outre qu'on s'expose à fracturer les dents ou à les faire éclater, on les ébranle et on les détériore au point qu'au bout de quelques années elles ne peuvent presque plus servir même à leur usage ordinaire. Tout le monde sait cela, mais malheureusement on ne le met en pratique que lorsque le mal est déjà irréparable.

Une précaution que tout le monde connaît aussi et dont personne ne tient compte, c'est de ne jamais prendre les boissons et les aliments trop chauds ou trop froids. L'un et l'autre sont également nuisibles à la conservation des dents. Enfin on ne doit jamais boire froid immédiatement après le potage ou l'ingestion des aliments à une température élevée.

DOCTEUR IZARD.

La *Veloutine Viard* perfectionnée, à base essentiellement végétale, joint au parfum le plus suave les propriétés les plus bénéfiques; — adhérente, impalpable, invisible, — elle n'a pas l'inconvénient de sécher et de durcir la peau comme la plupart des compositions employées pour le même usage; elle donne au teint cet éclat velouté qui lui a valu son nom et sans lequel il n'est ni beauté ni jeunesse.

Soumise à l'analyse la plus minutieuse, la *Veloutine Viard* a été reconnue exempte de bismuth ou autres matières susceptibles d'altérer la peau et ne pouvant donner au teint qu'un éclat factice et passager.

Traite à la *glycérine*, dont tout le monde connaît les propriétés adoucissantes et hygiéniques, on peut, sans crainte d'exagération, dire que la *Veloutine Viard* est aujourd'hui le dernier mot du perfectionnement, et qu'elle dépasse de beaucoup tous les produits similaires qui se vendent sous différents noms.

La supériorité incontestable de la *Veloutine Viard* justifie sa vogue toujours croissante et son usage journalier, reconnu indispensable par les plus élégantes, dispense de l'emploi des blancs, si souvent pernicieux lorsqu'ils ne proviennent pas de maisons soucieuses de leur réputation.

L'appui et les félicitations des hygiénistes les plus distingués, les rapports aussi consciencieux qu'éclairés qui ont été faits sur la *Veloutine Viard* par les chimistes les plus compétents, sont un sûr garant que ce produit sera désormais le seul adopté par les dames du monde élégant comme il l'est déjà par nos célébrités artistiques les plus distinguées.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme J. B. — On a donné souvent des lettres anglaises en alphabet; on va s'occuper néanmoins de votre demande. Oui, pour le porte-bonheur; on le porte assez large pour ne pas gêner le paquet.

Mme A. B. Chartres. — On trouve cette dentelle perliée dans tous les grands magasins de mercerie et de rubans. Voici l'adresse demandée: 13, rue Clerc, Paris.

Mme F. P. Lille. — On va tâcher de vous satisfaire pour les dessins de tapisserie. Oui, pour le jupon Froufrou qu'on ne peut guère allonger qu'en ajoutant un grand volant enroulé dans le bas.

Nous publions dans notre dernier numéro un patron qui doit vous satisfaire. La grenadine n'est jolée que sur de la soie ou sur le foulard. Je préfère le corsage de dessous montant, dans la rue, pour jeune fille comme pour jeune femme, à moins qu'on ne porte un fichu ou une écharpe. La mousseline à pois est toujours et sera toujours de mode; mais cette fois encore, je n'admets guère que la soie ou le foulard un comme par-dessus.

Une abonnée indiscrette. — Pour vous donner un dessin de dentelle, il faudrait voir le dessin du couvre-pieds, ou tout au moins connaître le genre de lainage.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Sans sécurité, point d'affaires.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.